

**HISTOIRE UNIVERSELLE
DU THÉÂTRE**

A

HISTOIRE
UNIVERSELLE
DU THÉÂTRE

PAR
ALPHONSE ROYER

TOME QUATRIÈME.



PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
(F. VIEWEG, propriétaire)
67, RUE RICHELIEU, 67
1870

—
Tous droits de traduction réservés.

A

HISTOIRE UNIVERSELLE DU THÉÂTRE

CHAPITRE XXXV.

XVII^e SIÈCLE.

THÉÂTRE ANGLAIS.

I.

Le high life sous la Restauration. — Reflet des mœurs de ce temps sur le théâtre. — Le théâtre du Roi et le théâtre du Duc d'York. — Imitation de la France. — Villiam Davenant.

C'est le règne de Charles II qui donne son caractère au théâtre anglais du XVII^e siècle. Ce caractère se continue sous Jacques II et sous le roi Guillaume qui clôt le siècle. Après les éclats de pruderie des puritains viennent les audacieuses orgies des cavaliers. Le monde anglais cesse d'être un presbytère pour devenir une école de débauche. Les grands seigneurs s'enivrent comme des matelots, tout en rimant des chansons lubriques et en rivalisant d'élégance dans leur train et dans leurs habits. Ils se raillent, s'injurient, se boxent, et s'assassinent au besoin, au coin des rues. Les

femmes et les filles de la cour luttent de libertinage et d'impudeur avec les prostituées ; chacun les prend et les quitte comme il veut. C'est un droit au succès que de braver toute loi et toute honnêteté. On ne connaît pas d'autres titres aux Rochester, aux Jermyn, aux Buckhurst, aux Killigrew, aux Sidney. Un jour, c'est le comte de Rochester qui se fait aubergiste sur la route de Newmarket, et qui, sous un déguisement, viole les femmes et les filles des voyageurs qu'il a empiffrés et soulés. Une autre fois, exilé de Londres, il se donne dans la cité pour un docteur allemand préservant les demoiselles de tous les accidents où elles pourraient être tombées par trop de charité pour le prochain. Une nuit, Sidney et Buckhurst, ivres et courant les rues entièrement nus, sont empoignés par les agents de police. La Comtesse d'Arlington et ses amies font partie d'une Société appelée les *Balleurs* (*Ballers*), où l'on va danser sans le moindre vêtement. La Duchesse de Cleveland et lady Stewart vident une querelle de rivalité d'amour à coups de poing. Un beau matin, le peuple veut lapider lord Denham qui, dans un excès de jalousie, s'est débarrassé de sa femme au moyen d'une tasse de chocolat préparée chez son apothicaire ; mais, aux funérailles de mylady, le mari distribue aux assistants une si belle quantité de vin brûlé, que la haine et le souvenir du crime s'éteignent avec la soif. Comme Killigrew sortait de Saint-James, un inconnu pousse trois coups d'épée dans sa chaise, dont l'un lui perce le bras de part en part. Ce cadeau venait d'une noble dame, lady Shrewsbury, qui lâchait Killi-

grew son amant pour prendre le Duc de Buckingham. Comme moralité de cette dernière histoire, mylord Shrewsbury, époux si patient jusque-là, conçoit, après boire, la malheureuse idée d'envoyer un cartel au Duc, et celui-ci le tue bel et bien d'un formidable coup d'épée. Ces anecdotes sont la monnaie courante du jour, et l'on en remplirait tout un livre si l'on voulait s'y arrêter. C'est à propos de lady Shrewsbury qu'Hamilton disait : « Ils sont trois ou quatre qui portent chacun une aune de ses cheveux en bracelets. »

Les femmes de la cour de Charles II étaient de charmantes et lascives créatures, dont le peintre Lely a reproduit les traits. *La Middleton* (Hamilton leur a donné à toutes cette qualification peu respectueuse) est blonde et blanche, précieuse et un peu affectée. *La Stewart*, qui partage le cœur du Roi avec la Comtesse de Castelmaine, depuis Duchesse de Cleveland, pétille d'esprit et de beauté ; toutes deux le trompent, la première avec le beau Jermyn, la seconde avec Jacob Hall, le danseur de corde. La galerie se complète par M^{lle} d'Hamilton, qu'épousa plus tard le chevalier de Grammont, mis en demeure de réparer ses torts avant de passer la frontière. Ajoutons encore à cette liste M^{me} de Chesterfield, si singulièrement placée dans une intrigue entre son mari et ses deux amants (Hamilton et le Duc d'York), et M^{lle} Warmentré, qui accoucha un beau soir en plein bal de la cour. Lord Taaffe, son amant en titre, interpellé par la Reine à ce propos, répondit respectueusement qu'il s'étonnait qu'on voulût lui faire honneur de cet enfant à lui plutôt qu'à un autre.

L'exemple de ce dévergondage, mal imité des modes françaises, était donné par le Roi et par son frère le Duc d'York. Le Roi reconnut une foule de bâtards, dont la plupart lui furent gratuitement attribués. Quatre d'entre eux firent souche de Ducs. La pauvre Reine, elle, n'avait pas d'enfants, et, dans sa bonhomie, elle réconcilia plus d'une fois son mari avec ses maîtresses pour garder la paix du ménage.

Le théâtre de cette époque doit naturellement reproduire quelque chose des mœurs que nous venons de rappeler, mœurs dont le journal de Pepys (*Diary and correspondence of Samuel Pepys*), ainsi que les *Mémoires* du chevalier de Grammont, nous tracent un tableau si peu édifiant.

À la Restauration, deux théâtres furent autorisés dans la métropole, l'un dirigé par William Davenant, sous le nom de *Troupe du Duc* (*Duke's Company*), l'autre par Thomas Killigrew, sous la dénomination de *Serviteurs du Roi* (*King's Servants*). La première troupe joua d'abord à Lincoln's-Inn-Fields et ensuite à Dorset-Gardens ; la seconde joua à l'ancien cockpit de Drury-Lane. Ces deux théâtres furent réunis en un seul en 1684, la dernière année du règne de Charles II. William Davenant était mort depuis 1668. C'était le plus jeune fils de John Davenant, gros cabaretier qui tint l'auberge de la Couronne à Oxford, où Shakspeare le connut. Il fut, dit-on, le filleul du grand poète, qui lui donna son prénom. William Davenant laissait dire volontiers que Shakspeare était son vrai père. Il émigra en France avec la Duchesse de Richmond et fut fait

chevalier par le Roi au siège de Gloucester, en 1643. Après avoir subi toutes les vicissitudes de l'émigration, il rentra dans Londres avec Charles II, et il ouvrit son théâtre par une pièce de sa composition, intitulée *le Siège de Rhodes*. Cette pièce, ornée d'une brillante mise en scène et entremêlée de musique, obtint un certain succès. Ce fut Davenant qui importa en Angleterre les décors mobiles et qui régularisa l'usage de faire jouer sur les théâtres publics les rôles de femmes par des actrices. Avant cette époque les femmes n'avaient joué qu'à la cour, et le public de la ville participa pour la première fois à cette innovation, grâce au directeur du théâtre du Duc. Il y avait soixante ans que cette mode se pratiquait en France et cent vingt ans que l'Italie l'avait inventée. Davenant doubla le prix des places ; on paya les places de loges quatre shillings au lieu de deux, et celles de parterre deux shillings au lieu d'un. William Davenant, auteur de vingt-cinq pièces, en avait fait représenter quinze avant la Restauration. Il était alors le rival de Shirley, de May, qui de royaliste se fit républicain, et de Brome, l'imitateur de Jonson, qu'il avait servi d'abord en qualité de valet. C'est vers le même temps que le grand Milton, le poète du *Paradis perdu*, faisait représenter au château de Ludlow son *masque* intitulé *Comus*.

Pendant le long silence imposé à la muse dramatique par les puritains, le goût des Anglais avait bien changé. Shakspeare, Beaumont et Fletcher, Marlowe, Webster, Ford, paraissaient vieux, gauches et rancis. Il était de mode de les arranger pour les mettre à la hauteur de